

CORNERSTONE

REVUE DU CENTRE ŒCUMÉNIQUE DE THÉOLOGIE DE LA LIBÉRATION SABELL



LIBÉRÉS PAR L'AMOUR

DANS CE NUMERO

Jésus Christ Libérateur, alors et maintenant <i>Rév. Naïm Ateek</i>	p.1
L'extrémisme dans la communauté palestinienne chrétienne - <i>Mme Violette Khoury</i>	p.5
Inquiétudes des Palestiniens musulmans <i>Dr. Mustafa Abu Sway</i>	p.8
Les préoccupations des chrétiens palestiniens <i>S. B. le Patriarche Émérite Michel Sabbah</i>	p.11
Le point de vue d'un Israélien juif <i>Rabbin Arik Ascherman</i>	p.13
Christianisme colonial et sociétés indigènes : Australie et Palestine - <i>Dr K. Tahaefe-Williams</i>	p.16
Jusqu'à quand, Seigneur ? <i>Révérend Chanoine Richard Toll</i>	p.20
Lancement d'un livre <i>Rév. Pàraïc Réamonn / Mme Cedar Duaybis</i>	p.21
Printemps 2018—Visite Témoignage	p.22

Sermon d'ouverture

Jésus Christ Libérateur, alors et maintenant

Rév. Naïm Ateek

Maintenant que nous arrivons à la fin de notre conférence, je voudrais prendre un moment pour réfléchir avec vous sur notre thème principal, *Jésus Christ Libérateur, alors et maintenant*. Je voudrais me concentrer sur ce moment '*Kairos*' où Jésus Christ a introduit une percée théologique que personne n'avait proposée avant lui. Je suppose que beaucoup d'entre vous pensent que je parlerai de sa mort et de sa résurrection. C'est vrai, nous les considérons comme un acte ultime d'amour, mais ce n'est pas cela que je souhaite développer aujourd'hui. Je voudrais attirer votre attention sur un autre moment '*Kairos*' qui s'est produit durant la vie de Jésus, sur un moment important qui a marqué son



Des cheiks locaux et des membres du clergé partageant le déjeuner à Majdal Shams sur les hauteurs du Golan, lors de la retraite d'automne de Sabeel pour les membres du clergé.

ministère et qui a mené à une compréhension nouvelle et revigorante de Dieu et des relations humaines. C'était une vraie révolution théologique.

Pendant cette conférence nous avons réfléchi sur l'état du Moyen-Orient à la lumière d'un extrémisme religieux qui s'est infiltré partout, avec ses menaces et ses défis. Je voudrais reprendre là où j'ai fini mon sermon à l'église de la Nativité à Bethléem. J'ai conclu mon exposé en disant que l'antidote à l'extrémisme religieux se trouvait dans l'amour de son prochain. Mais quelle est l'origine de cette pensée, et qu'est-ce qui est unique dans ce que Jésus Christ a accompli ? Mon objectif est de reprendre ce moment tel qu'il s'est produit ALORS et, par la grâce de Dieu, de lui permettre de nous renouveler et de nous inspirer MAINTENANT. Je vais le raconter comme une histoire.

Bon nombre d'entre vous connaissent cette histoire, mais je vous demande d'être patients avec moi. Son baptême dans le Jourdain par Jean-Baptiste doit avoir été pour Jésus une expérience absolument unique. Il a senti qu'il recevait une bénédiction particulière de Dieu et l'appel pour une mission spéciale. Il est tout à fait probable qu'après son baptême, il ait passé du temps avec Jean-Baptiste. Il a également passé plusieurs semaines dans le désert autour de Jéricho pour réfléchir à la signification du Royaume de Dieu et à la mission que Dieu l'appelait à entreprendre, ainsi qu'aux défis et aux difficultés de cette entreprise. C'est certain, Jésus cherchait le conseil de Dieu pour accomplir Sa volonté.

Le concept de Dieu

Il est important de noter que, à l'époque de Jésus, la compréhension théologique fondamentale de Dieu était déjà bien établie. C'est pendant l'exil à Babylone que les penseurs religieux juifs ont pu formuler leur croyance religieuse fondamentale en l'unicité de Dieu. Avant l'exil, la plupart du temps, la vénération des Israélites oscillait entre de nombreuses divinités. Yahweh était leur dieu préféré, mais il n'était pas leur seul dieu. C'est pendant l'exil que Yahweh a été reconnu comme le seul Dieu, et la croyance au Dieu Un est devenue la pierre angulaire du judaïsme. Elle s'est exprimée dans les paroles du *Sh'ma* : « Écoute, Israël, l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est Un. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force » (Dt 6.4-5). À juste titre, cette déclaration a rendu les Juifs fiers de cette grande découverte, mais elle a également conduit au mépris et à l'arrogance. Les autres nations étaient considérées par les Juifs comme étant d'un niveau inférieur et parfois même jugées avec dédain.

De quelle manière l'ALORS est-il semblable au MAINTENANT ?

Qu'est-ce que disent le gouvernement israélien de droite et les extrémistes religieux juifs israéliens ? Voilà ce que nous entendons : « L'État d'Israël est notre État. C'est l'État des Juifs, et des Juifs seulement. Jérusalem est notre Jérusalem, et elle est à nous seulement. Toute la terre de ce pays est notre

terre, et elle est à nous seulement ». Quand vous entendez sans cesse de telles paroles, quelles sont les chances de paix ? À l'époque de Jésus, Dieu était comme enfermé dans une boîte, tel un dieu ethnique pour une communauté ethnique, et des lois et des règlements compliqués ont commencé à se développer au sujet de Dieu et du peuple de Dieu, mais aussi contre les gens du dehors, les païens. Par exemple, le livre du Lévitique contient un certain nombre d'injonctions : « Tu n'auras pas de sentiments de haine dans ton cœur envers quelqu'un de ta famille ; ... Tu ne pourras pas concevoir de vengeance ou de rancune contre aucun de ceux de ta maisonnée, mais tu aimeras ton prochain comme toi-même : Je suis le Seigneur » (Lv 19.17-18). Les expressions « quelqu'un de ta famille » ou « aucun de ceux de ta maisonnée » sont répétées très souvent, indiquant clairement qu'il y a des injonctions régissant les rapports au sein de la communauté, mais pas en dehors d'elle. Apparemment, bien que Jésus lui-même ait été élevé dans ce genre d'enseignement et dans une mentalité aussi repliée sur elle-même, à un certain moment de sa vie, il a estimé que de telles croyances étaient en conflit avec sa propre compréhension de Dieu. Pour Jésus, cela tenait de la bigoterie et du racisme.

Nazareth et Capharnaüm

Après son baptême, Jésus a décidé de retourner à Nazareth et d'y discuter de sa compréhension de la nature et du caractère de Dieu. Le jour du sabbat, il est allé à la synagogue. Il a lu un passage d'Ésaïe (61) au sujet de la libération et de la justice. Mais quand les paroles du prophète ont pris une tournure raciste à l'encontre des païens, il a arrêté sa lecture au milieu d'une phrase et a refusé d'invoquer la colère et la vengeance de Dieu sur les ennemis du peuple juif. Il s'est arrêté à la mention du jubilé, l'année de la faveur de Dieu. C'est l'année où les dettes des pauvres sont annulées, où les esclaves reçoivent leur libération et où la terre est rendue à ses propriétaires d'origine.

En discutant de sa vision des choses, Jésus a mentionné le récit d'une veuve phénicienne du Liban, donc païenne, qui s'était occupée du prophète Élie pendant quelques années durant une grave famine, et celui d'un général syrien, païen lui aussi, qui avait été guéri de la lèpre par Élisée. Les paroles de Jésus étaient claires, il disait que Dieu est Dieu pour tous et prend soin de tous, indépendamment de leur origine ethnique. La communauté fondamentaliste et nationaliste de Nazareth ne pouvait pas supporter cela. Ils l'ont jeté dehors. Pour eux, la conception que Jésus avait de Dieu était fautive. Ils croyaient que Dieu était uniquement leur Dieu et qu'eux seuls étaient le peuple de Dieu. Pour eux, le texte du Lévitique demandant d'aimer son prochain ne s'appliquait pas aux étrangers. Il s'appliquait seulement à l'intérieur de la famille ethnique du peuple juif. Jésus

a décidé de l'ouvrir.

Jésus a quitté Nazareth et est allé à Capharnaüm où il a commencé à pratiquer ce qu'il croyait de Dieu : il enseignait tous ceux qui venaient à lui. Il a guéri les malades indépendamment de leur appartenance ethnique. Il a même guéri des gens le jour du sabbat, ce qui lui a valu la colère et la rage des chefs religieux. Plus encore, Jésus n'hésitait pas à entrer dans la maison des païens, ce que les juifs religieux évitaient. Il a passé du temps avec les Samaritains et a loué la foi des païens comme étant supérieure à celle des Juifs. Sa vie était menacée, pourtant il a courageusement continué à faire le bien envers tous, à enseigner et à guérir. Jésus a retourné la foi sens dessus dessous, et est devenu très populaire parmi le peuple. Comme toujours, ce sont les chefs religieux, plus conservateurs, qui empêchent le libre mouvement de l'Esprit de Dieu.

Quel est le plus grand commandement ?

Le vrai moment, ou *Kairos* théologique, qui a déclenché la révolution est arrivé quand un expert de la loi a demandé à Jésus : « Quel est le plus grand commandement ? » Jésus a commencé par lui donner la réponse religieuse traditionnelle. « Écoute, Israël : l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est Un. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. » Et, à la surprise générale, il ne s'est pas arrêté là. Il a continué en disant qu'il y a un autre commandement qui lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Qu'a fait Jésus ? Il est allé dans la tradition religieuse du peuple et en a sorti une injonction de Lévitique 19 qui était censée s'appliquer uniquement à un semblable juif. Jésus a fait disparaître l'implication exclusive, il a passé sous silence l'expression : « n'importe lequel de vos parents, ou de votre peuple », et a ouvert la signification d'exclusivité en cours jusque-là. Pour lui, il n'y a aucune exception, tout le monde est inclus : « Vous aimerez votre prochain indépendamment de son origine ethnique ou raciale autant que vous-même ».



Service de communion de clôture lors de la 10^{ème} conférence internationale de Sabeel à l'église de la Primauté de Pierre, sur les bords de la Mer de Galilée.



Jeunes passant par le poste de contrôle dans la vieille ville d'Hébron

Jésus a ôté l'aiguillon du racisme. Plus tard, quand on lui a demandé : « Qui est mon prochain ? », Jésus a raconté l'histoire du bon Samaritain. Le Samaritain était considéré comme un ennemi, mais il a été le seul à s'arrêter et à aider le Juif gravement blessé. En outre, Jésus n'a pas seulement libéré l'amour du prochain de sa prison ethnique, il a donné de l'importance à l'injonction et l'a placée à côté du grand commandement de l'amour de Dieu. La révolution de Jésus comportait deux éléments importants :

1. C'est Jésus le premier qui a brisé les frontières d'exclusion qui enfermaient l'amour du prochain et le confinaient à l'intérieur d'une communauté ethnique très étroite. Après avoir supprimé la clause d'exclusion, il a ouvert le commandement à tous et lui a donné une application et une implication universelles, y incluant même les ennemis.

2. Jésus Christ a mis en valeur l'injonction d'aimer son prochain et l'a placée à côté du grand commandement de l'amour de Dieu. Jésus Christ a été le premier à mettre ensemble le commandement d'aimer son prochain et le grand commandement de l'amour de Dieu. Il a conclu en disant que « de ces deux commandements dépendent toute la Loi et les Prophètes » (Mt 22.40).

Voilà quelle était la voix prophétique de Jésus Christ ALORS, et c'est la voix prophétique qui doit se faire entendre MAINTENANT : vos voix, nos voix. Jésus a libéré les deux textes, et en les libérant, il a libéré l'amour. En libérant l'amour, Jésus a libéré la compréhension à la fois de Dieu et du prochain. Dieu et le prochain avaient été comme enfermés dans une boîte au sein d'une petite communauté de croyants. Le reste des habitants du monde avait été laissé en dehors de la grâce et de l'amour de Dieu. Mais Dieu ne peut pas être enfermé dans une boîte. L'Esprit de Dieu a toujours été actif aussi bien à l'intérieur qu'en dehors des religions du monde. Avant que Christ n'ait accompli cette libération, la question : « Comment montrer à Dieu que je L'aime ? » aurait reçu cette réponse : « Vis selon ses

commandements ». Après que Jésus eut relié les deux amours, à savoir l'amour de Dieu et l'amour du prochain, le test qui prouve l'authenticité de notre amour pour Dieu est notre amour pour notre prochain. La première communauté chrétienne l'avait bien compris : « Ceux qui disent "J'aime Dieu" et haïssent leurs frères ou leurs sœurs sont des menteurs ; car ceux qui n'aiment pas un frère ou une sœur qu'ils ont vus de leurs yeux ne peuvent pas aimer Dieu qu'ils n'ont pas vu. Le commandement que nous avons reçu de lui [le Christ] est celui-ci : « Ceux qui aiment Dieu doivent également aimer leurs frères et leurs sœurs » (1 Jn 4.20-21).

Parce que nous sommes humains, nous sommes capables de déclarer notre amour pour Dieu et de commettre en même temps toutes sortes d'atrocités contre notre prochain. On peut être très religieux et être en même temps raciste. L'antidote pour tout cela est de prendre conscience que l'amour véritable de Dieu exige d'aimer son prochain.

Mes amis, voilà la révolution que Jésus Christ a accomplie. Il nous faut la réaliser à nouveau. Elle est le meilleur antidote contre le racisme et le meilleur traitement pour les nombreux maux de notre monde aujourd'hui. L'apôtre Paul écrivait : « Christ nous a rendus libres pour que nous connaissions la vraie liberté. C'est pourquoi, tenez bon et ne vous mettez pas à nouveau sous le joug de l'esclavage. » (Ga 5.1). Nous avons un rôle important à jouer. Jésus Christ Libérateur ALORS et MAINTENANT nous met en face d'un grand défi : Vous êtes la lumière du monde, vous êtes le sel de la terre. Puisse votre lumière briller et votre présence, comme le sel, changer le monde d'aujourd'hui ! Amen.

Trad. Christiane Monod

Le Rév. Naïm Ateek est cofondateur de Sabeel Jérusalem, et actuel président du Conseil de Sabeel.



Mur de séparation et route réservée aux seuls Israéliens, construite sur des terrains volés de la localité de Beit Jala.

L'extrémisme dans la communauté palestinienne chrétienne

Mme Violette Houry

Nous entrons, sans aucun doute, dans une ère nouvelle où l'extrémisme et le racisme se développent et deviennent non seulement des attitudes acceptables, mais une manière de penser dominante et normale. L'extrémisme est partout présent en Israël et au Moyen-Orient, que nous parlions de *Daesh* ou d'islamophobie. Mais peut-être que, sous ses diverses expressions, il a une seule origine : le désir d'en tirer profit et de trouver des justifications à la politique que l'on mène.

A priori, on pourrait penser que l'extrémisme palestinien chrétien est un fait objectif dans ce pays. Mais si nous creusons plus largement la question, je pense que nous pouvons parler d'un extrémisme virtuel. Il a été instillé dans nos esprits, et nous y avons été réceptifs, parce que nous n'en avons pas eu conscience. Dieu fasse qu'il ne s'étende pas à nos cœurs à cause de notre passivité et de notre indifférence ! L'extrémisme n'est rien de moins qu'une intoxication de nos esprits qui finira par détruire notre société. Et n'oubliez pas le rôle des médias

qui mettent en valeur l'extrémisme à l'échelle mondiale, focalisent sur lui directement ou indirectement et, ce faisant, transforment l'idée en réalité. Nous reprenons l'information, nous en parlons, nous y réagissons, si bien que la fiction devient quasiment une réalité à laquelle nous commençons à croire, que nous commençons à accepter et à justifier. Et ainsi, nous finissons par agir en conséquence et elle devient un fait. C'est bien ce qui arrive ici sur le terrain, dans la communauté palestinienne chrétienne, tout comme dans la communauté musulmane.

1-La communauté chrétienne : quelle est-elle ?

Premièrement : ses membres sont des Palestiniens. Deuxièmement : ce sont des Palestiniens. Troisièmement : ce sont des Palestiniens. Ils sont partie intégrante du peuple palestinien. Ils font face aux mêmes défis, ils sont soumis aux mêmes règles et ils auront le même destin que les Palestiniens non chrétiens. Qu'ils habitent en Israël ou en Cisjorda-

nie, à Jérusalem ou à Gaza, qu'ils soient dans les camps de réfugiés ou dans la diaspora, la souffrance des Palestiniens est la même : ils sont en butte au déni et à l'injustice, mais cela est vécu de différentes manières.

En tant que chrétienne palestinienne, je me souviens du temps où je suis partie faire des études à Rome, en 1960. Je suis une citoyenne israélienne chrétienne palestinienne, et c'était mon premier contact avec la société occidentale. J'y ai découvert trois impressions que je n'avais jamais connues auparavant. La première était une impression de « paix ». J'ai découvert que la paix existait, que ce n'était pas une fiction, un rêve. Je n'avais jamais vécu cela auparavant, mais j'ai vu là-bas des gens qui vivaient en paix. La deuxième était une impression de « liberté ». Je venais d'un contexte où nous vivions sous contrôle militaire. Nous étions soumis à la ségrégation ; il nous fallait des autorisations ; nous étions opprimés ; nous étions contrôlés. Nous ne pouvions pas nous exprimer librement et nous avions peur. La peur était maîtresse de notre comportement, et nous n'étions pas libres d'être nous-mêmes. Là-bas, j'ai vu ce que « liberté » veut dire : vous pouvez vous déplacer, parler, vous exprimer. La liberté est un merveilleux cadeau de Dieu que nous ne connaissions pas, puisque nous vivions sous occupation. La troisième impression avait quelque chose de bizarre : il me manquait la part de moi-même qui était musulmane, et également celle qui était juive. C'était trop « chrétien homogène » pour moi. C'est là que j'ai compris que nous autres Palestiniens sommes forgés et façonnés pour vivre dans une communauté plurielle et harmonieuse, pour former une mosaïque belle et riche. Nous ne pouvons pas nous désolidariser les uns des autres. Cette harmonie de la structure sociale a été la force qui a aidé les réfugiés palestiniens de l'intérieur, ceux qui ont la citoyenneté israélienne, à surmonter le nettoyage ethnique pendant et après la Nakba. Ils ont survécu et ont reconstitué une société sans aucune aide étrangère, et absolument sans aucune aide interne.

Cette unité a aidé les Palestiniens, ceux qu'on appelle les « Arabes d'Israël », à émerger en tant qu'entité propre. Cette entité, l'intérêt d'Israël est de la saper et de l'affaiblir pour la contrôler et la disperser suivant la règle : « diviser pour régner ». À la base, il y a la structure de la société créée par l'Empire ottoman, qui avait divisé la société palestinienne en « *millet* »¹, terme qui fait référence plutôt à une secte qu'à une religion. C'est en fait une structure d'appartenance qui permet le contrôle et crée la ségrégation. La même division a été adoptée par le mandat britannique et ensuite par Israël. Le « *millet* », de par sa structure, vous fait appartenir à un petit groupe plutôt qu'à une nation. Je me souviens de ma première carte d'identité sur laquelle était spécifié : « *millet* : chrétienne ». On nous ap-

prenait ainsi à être chrétiens, musulmans, ou druzes. Cette structure a facilité la création par Israël d'une nouvelle nationalité pour la communauté druze, qui est devenue *de facto* une entité séparée, et maintenant Israël est sur le point de créer une nouvelle nationalité « chrétienne araméenne » qui ne nous reconnaîtrait plus comme Arabes ou comme Palestiniens. Par exemple, sur les Hauteurs du Golan, les Druzes continuent à se présenter comme Syriens ou comme Arabes mais, en Israël, ils se présentent simplement comme Druzes. Cette politique de fragmentation, de séparation et d'isolation crée « l'autre » et donne le sentiment d'une existence fragile et vulnérable, et donc le besoin de se protéger.

On fait en sorte que les chrétiens se sentent étouffés entre deux majorités : les juifs comme Israéliens et les musulmans comme Arabes. Les murs de séparation invisibles imposés par ce système créent l'ignorance et les préjugés. L'ignorance crée la peur, la peur crée la suspicion, et « l'autre » devient ainsi un ennemi plutôt qu'un partenaire. Par exemple, si je me considère chrétienne, alors le musulman devient « l'autre », et ainsi de suite. Et d'une certaine manière, cet « autre » devient responsable de nos problèmes, parce qu'il est plus facile d'atteindre celui qui est le plus proche de moi, qui vit près de moi, que de blâmer la haute autorité inaccessible et les lois que je ne peux pas changer. Et voilà le terrain prêt pour les tensions.

2. La structure chrétienne locale

En Terre Sainte, la communauté chrétienne locale, qui représente moins de 2% de la population, est divisée en treize confessions officielles. Sept d'entre elles sont reconnues en Israël. Notre première allégeance, d'après le système dans lequel nous vivons, est due à la confession chrétienne à laquelle nous appartenons, et c'est là que l'extrémisme commence à émerger. En outre, on parle constamment de la « minuscule présence chrétienne en Terre Sainte » et du danger de la disparition des chrétiens. L'Église palestinienne locale est en train de devenir une minorité. Nous sommes moins de la moitié du nombre total de Palestiniens vivant en Israël. En soi, c'est une prise de conscience très importante, mais c'est aussi une insinuation indirecte suggérant aux chrétiens que leur place n'est pas ici, qu'ils n'ont pas d'avenir ici, et c'est donc une incitation au départ.

3. Le rôle de l'Église

L'Église représente une part importante de notre identité. En l'absence de nationalité propre, je suis présentée comme Arabe palestinienne israélienne chrétienne catholique melkite ! La confession chrétienne à laquelle j'appartiens fait partie de mon identité officielle. La première autorité dont je dépende personnellement, c'est l'Église melkite. Cha-

cun a besoin de cette identité pour se marier ou être enterré. C'est pourquoi l'Église a une fonction à la fois civile et spirituelle. Il y a une relation directe entre l'Église et les gens. La communauté chrétienne a besoin d'une Église impliquée dans les défis de tous les aspects de la vie, qu'ils soient spirituels, sociaux, culturels ou politiques. Il y a un besoin de réciprocité entre l'Église et les gens. C'est une responsabilité réciproque. L'Église ne peut pas ignorer les aspects politiques qui affectent notre vie quotidienne et notre existence en tant que communauté. Défendre la justice et les droits humains ne veut pas dire « être politisé ». Une attitude courante de nos jours tend à séparer religion et politique, ce qui crée un fossé profond entre l'Église et ses membres. Jésus Christ, lui, n'avait pas d'engagement politique, mais il défendait la justice et défilait l'injustice.

Nous avons besoin d'une Église nationale, d'une Église qui nous aide à faire face aux défis, à vivre selon les enseignements de Jésus Christ et à empêcher la montée de l'extrémisme.

1. Nous devons favoriser la prise de conscience pour dire la vérité et pour ne pas avoir peur de la vérité. La vérité, c'est la vie et la libération. Elle est un rempart contre l'obscurité de la suspicion et des préjugés.
2. Il nous faut une lecture appropriée des projets qui nous concernent, et une interprétation appropriée des faits. C'est la sagesse nécessaire pour éviter de tomber dans les pièges auxquels nous ne faisons que réagir, accomplissant ainsi le projet concocté à notre intention.
3. Nous avons besoin de guides qui nous aident à nous lever et à prendre en main nos responsabilités. Nous ne pouvons pas rester passifs ou indifférents, ou nous sentir impuissants. Personne n'est négligeable. Si nous faisons ce que nous pouvons, et donnons tout ce que nous pouvons donner, comme celui qui a donné deux poissons et cinq pains pour nourrir cinq mille personnes, bien des choses pourront changer.
4. Il faut que nous soyons ouverts dans nos communications entre nous, pour en savoir plus sur « les autres » et les connaître tels qu'ils sont, et non tels que nous les voyons d'après les stéréotypes que nous avons à leur sujet. Cela construira la confiance plutôt que la suspicion, et l'amour plutôt que la haine.
5. Il nous faut développer une existence saine, pour travailler, investir et développer une communauté productive plutôt qu'une communauté de consommation. Nous avons des talents et un potentiel non exploité. Il nous faut des investissements et un esprit d'entreprise plutôt que de la charité. Il nous faut de l'action et pas seulement des paroles. Nous sommes devenus une histoire dont on

parle. Il est grand temps de nous parler plutôt que de parler de nous, pour que nous ne soyons pas arrachés à la terre qui est la nôtre et à la nation à laquelle nous appartenons.

Traduction Française Cadet

Violette Khoury est la coordinatrice de Sabeel Nazareth.

¹ NdIT : Le terme ottoman **millet** désigne une communauté religieuse légalement protégée. Il concerne aussi les minorités. Il vient du mot arabe *milla* ou *mellah* (*millet* au pluriel) qui désigne une communauté confessionnelle.

Inquiétudes des Palestiniens musulmans

Dr. Mustafa Abu Sway

Je voudrais commencer par remercier Sabeel d'accueillir cette conférence. Sabeel est pour nous, Palestiniens musulmans et chrétiens, un lieu où nous pouvons nous rencontrer, où nous luttons ensemble, mais aussi où nous pouvons nous réjouir d'être Palestiniens, partager et rompre le jeûne durant le Ramadan avec nos frères et sœurs chrétiens avec qui nous partageons ce pays.

À propos de libération, disons que nous avons besoin d'être libérés de nos propres points de vue étriqués pour retrouver l'unité de la famille. Toute idéologie, qu'elle soit portée par des musulmans, des chrétiens, des juifs ou qui que ce soit, qui consiste à placer un groupe au-dessus d'un autre, ne respecte pas cette unité de la famille humaine. Nous avons tous besoin d'être considérés sur un même pied d'égalité, et vous savez très bien qu'il n'y a pas de onzième commandement disant : « Tu auras un État nation ». Dieu nous a créés comme peuples et tribus différents afin que nous nous connaissions mutuellement. Et nous connaître mutuellement, ce n'est pas simplement dire : « Je m'appelle Mustafa ». Nous avons besoin de nous côtoyer sur le terrain, dans le combat contre la pauvreté, la maladie, l'illettrisme, pour faire en sorte que le milliard de personnes sur terre qui n'a pas accès à l'eau potable et à l'hygiène élémentaire puisse y avoir accès quel que soit le contexte.

Tous les peuples méritent l'accès à l'eau potable, et c'est pourquoi, si nous revenions au Plan de Partage [de 1947], je dirais « Non », car il nous excluait entièrement, nous les Palestiniens, de l'accès au lac de Tibériade. Si vous vous penchez sur la carte,

vous verrez que nous en avons été exclus injustement. Une personne, un accès à l'eau, sans faire de différence entre juifs, chrétiens, druzes et musulmans. Un accès à l'eau pour chaque personne. Il ne devrait pas en être autrement.

Dans la théologie musulmane, « les gens du Livre » occupent une place particulière, et j'aimerais apporter pour vous aujourd'hui un éclairage sur ce que nous appelons le paradigme de « *birr* », qui n'a pas d'équivalent en anglais. Je m'explique : d'habitude, nous utilisons le terme « *birr* » pour parler de la relation avec nos parents. La meilleure relation possible de « *birr* », c'est avec nos parents. Or, le Coran utilise ce même mot par rapport aux « gens du Livre », à deux conditions : premièrement, que les gens du Livre respectent notre religion, - aujourd'hui nous dirions probablement : « Pas d'islamophobie » ; et deuxièmement, que nous ne soyons pas expulsés de nos maisons, ce qui a été le cas et l'est toujours.

Ce qui s'est passé par la force en 1948 continue à avoir lieu sous couvert de la loi : des personnes se voient retirer leurs cartes d'identité, leur droit de résidence, particulièrement à Jérusalem. Entre 1967 et 1994, 250 000 Palestiniens de Cisjordanie, de Jérusalem-Est et de la Bande de Gaza ont perdu leur droit de résidence. Depuis 1994, avec un pic d'expulsions en 2008, plus de 4 000 Palestiniens de Jérusalem-Est ont été chassés de leur ville. Quand nous parlons de « *birr* », nous ouvrons nos bras, mais il faut que ce soit dans une relation basée sur la justice. La politique doit être menée selon la justice. Le Coran parle de la pos-

sibilité de relations socio-économiques avec les « gens du Livre », mais c'est aussi la politique elle-même qui est une responsabilité à partager. Nous avons besoin d'avancer sur ce point, particulièrement entre nous, Palestiniens. Car, dans ce domaine, nous sommes sur un pied d'égalité devant la loi. Ceci dit, nous avons besoin de dialoguer loin des caméras, loin des feux de la rampe, pour évoquer les sujets quotidiens qui minent notre société.

Il est facile pour moi de parler des défis que pose l'occupation, mais je devrais aussi parler des défis que je porte dans mon cœur. Il me faut tendre vers le modèle coranique quand je suis en relation avec mes frères et sœurs chrétiens, car il est très clair que, sur le terrain, il y a une grande différence entre les idéaux et la réalité. Il arrive que des chrétiens souffrent simplement du fait d'être chrétiens.

À la fin de la guerre froide, Samuel Huntington a avancé la théorie du « choc des civilisations », et je me suis personnellement confronté à cette théorie, en la critiquant, bien sûr. D'abord et surtout parce qu'elle enlève tous les enjeux économiques de l'équation, affirmant que le conflit est inévitable à cause de nos différences culturelles. Les civilisations ne se battent pas entre elles, elles n'ont pas de volonté propre. Il y a toujours quelqu'un qui prend la décision de partir à la guerre, il y a toujours quelqu'un qui déclare la guerre. Les civilisations dépendent les unes des autres, elles se nourrissent les unes les autres, elles s'enrichissent les unes les autres. En fait, nous pouvons penser une culture humaine unique avec des théma-



Des participants à la Visite Témoignage organisée par Sabeel en automne dernier, avec de jeunes garçons d'Hébron.

tiques particulières correspondant à des régions spécifiques. Nous avons besoin de dépasser l'idée du « choc ». Il serait vraiment stupide de penser que notre manière de manger ou de nous habiller serait la cause de nos conflits. Quand je pense à la problématique palestinienne, j'ai envie de revenir à Jéricho, ... bien avant le premier congrès sioniste. Et pourquoi à Jéricho ? Parce que dans les revendications les plus folles du sionisme, il est question de trois mille ans d'histoire, ce qui, bien sûr, n'est pas la vérité. Jéricho a dix mille ans. C'est la colonie agricole la plus ancienne au monde. Il n'y avait alors ni juifs, ni chrétiens, ni musulmans, mais juste des gens habitant dans ce pays, qui avaient une histoire, qui avaient construit leur propre cité et qui maîtrisaient l'agriculture. On ne peut nier le fait qu'il y ait eu là un va-et-vient de bien des peuples. Le problème, c'est la revendication exclusive. Nous ne devrions pas avoir, dans notre lutte pour la liberté, des revendications exclusives basées sur l'idée que l'histoire aurait commencé avec l'un de nous. L'histoire n'a commencé avec aucun de nous, parce que nous ne savons pas vraiment quand l'histoire a commencé. Personne ne peut se dire originaire de tel ou tel endroit, disons-le ainsi. Et si vous voulez parler de liens d'appartenance contemporains, pensez à cette communauté catholique de Péruviens¹ qui se sont convertis au judaïsme et ont fait leur *alya*. Ils sont venus ici comme colons, « revenant chez eux ». Comment peut-on parler de retour, s'il s'agit d'indigènes d'Amérique du Sud ? Ce qui me trouble n'est pas que des gens vivent ici ou là, mais c'est de voir des gens arriver et trouver leur place, des gens qui ont une histoire personnelle qui n'a rien à voir avec le mythe.

La déclaration Balfour nous a réduits, nous Palestiniens, à être des « non-juifs », comme si nous n'avions pas d'identité propre.

Pratiquement toutes les résolutions internationales de cette période nous ont hélas réduits à cet état de « non-juifs », alors que nous étions fondamentalement majoritaires dans le pays. Une telle approche visait à nous marginaliser, à nous pousser hors de la marche de l'histoire.

À Jérusalem, les défis auxquels nous faisons face en tant que musulmans sont pratiquement les mêmes que ceux auxquels sont confrontés les chrétiens. Il y a pour les uns et les autres le même manque de liberté de mouvement qui fait que nous avons besoin les uns et les autres de permis pour venir de Cisjordanie ou de la bande de Gaza à l'occasion de nos fêtes religieuses. Nous avons besoin de permis, nous n'avons donc pas de liberté de mouvement. Et si nous n'avons pas de liberté de mouvement, nous n'avons pas non plus de liberté religieuse. Les gens n'ont pas la liberté d'accès à leurs lieux saints respectifs, spéciale-

ment à Jérusalem. Et pas seulement à des occasions particulières. Pour les musulmans c'est devenu systématique ; les gens de l'extérieur de Jérusalem sont exclus à moins d'avoir un permis, et il y a des conditions pour en avoir un. Pour les musulmans, à certaines occasions, les hommes doivent avoir au moins 50 ans. C'était d'abord 40, puis 45, et puis c'est devenu 50 ans. Et parfois, même si vous avez plus de 50 ans, vous n'êtes pas admis. Je me souviens du jour où je me suis retrouvé avec le chef de la Chambre de Commerce de Jérusalem à l'une des portes menant à la mosquée Al Aqsa. Il avait 86 ans à ce moment-là et n'a pas été autorisé à entrer. En fait, ce jour-là, personne n'a pu entrer pendant un long moment.

À la mosquée Al Aqsa, l'administration du *Waqf*, qui fait partie du ministère jordanien du *Waqf*, a du mal à gérer tous les aspects de la vie de la mosquée, qui est un établissement énorme avec des centaines d'employés, y compris des médecins et des ingénieurs en résidence. Et pour vous donner une idée de la complexité des choses, l'un des ingénieurs est allé un jour avec deux plombiers remplacer un tuyau rouillé dans la partie orientale de la mosquée. Deux policiers se sont approchés de lui et l'ont prié d'arrêter son travail un instant et de demander un permis pour le reprendre. Dans le fond, ce n'était pas le travail qui posait problème, il s'agissait de montrer qui est le chef. Cela fait partie de l'occupation de Jérusalem. Et la fin de l'occupation marquera aussi la fin des problèmes à la mosquée Al Aqsa.

L'un des problèmes à Jérusalem-Est, et cela est vrai pour tous les Palestiniens, pas seulement pour les musulmans, touche au droit de jouer. Nos enfants ont le droit de jouer dans des endroits et des aires de jeux convenables. Mais Ehud Olmert, l'ancien Premier ministre, a déclaré tout à fait officiellement, quand il était

maire de Jérusalem, que 96 % des parcs publics se trouvaient à Jérusalem-Ouest. Et c'est une discrimination qui ne s'applique pas seulement aux parcs publics. Qu'il s'agisse des maternités, des bibliothèques publiques, des piscines publiques, il faut bien le dire, il y a un fossé entre Jérusalem-Est et Jérusalem-Ouest. Nous avons besoin de plus de 1000 salles de classe selon [l'ONG] Ir Amim, pour que chaque enfant de Jérusalem-Est puisse aller à l'école.

Le logement est aussi extrêmement rare. La plupart des gens n'ont pas les moyens de payer un permis de construire. Il y a à cela des raisons politiques. Le permis pour un appartement moyen peut atteindre jusqu'à 30 000 \$, c'est hors de prix. Voilà pourquoi les gens décident en fin de compte de construire sans permis, et se trouvent parfois obligés de démolir et même de payer les bulldozers de la municipalité. Voilà qui nous amène à parler de Caterpillar et de BDS², qui est fondamentalement une saine alternative à la violence ou au recours à la force. La non-violence devrait être la voie à suivre dans notre lutte commune pour l'établissement de la liberté et la fin de l'occupation.

On m'a demandé de m'exprimer aussi sur les défis auxquels les musulmans ont à faire face en Occident. Permettez-moi de vous dire que l'islamophobie vient de personnes ignorantes qui ne connaissent pas la véritable histoire. Ils ne connaissent ni l'histoire ni la théologie de l'islam. Permettez-moi de le dire ainsi : le Prophète lui-même, la paix soit sur lui, quand les premiers musulmans ont été persécutés à La Mecque, a envoyé deux vagues de musulmans comme réfugiés en Abyssinie (Éthiopie), parce qu'il y avait là-bas un roi chrétien juste auprès de qui ils pourraient trouver refuge, et parce que l'Abyssinie serait pour eux un havre de paix. Alors, quand vos frères et sœurs musulmans traversent la mer Méditerranée, véritablement meur-

trière, et qu'il y a aussi des chrétiens sur leurs bateaux, étudions la racine des problèmes qui les ont poussés à partir vers le nord ou l'ouest. Il y a de vrais problèmes sur le terrain, et nous devons les résoudre.

Je voudrais dire que la violence n'est pas la seule raison. Il y a la famine en Somalie. C'est une honte, et pas seulement pour les Arabes ou les musulmans, c'est honteux que le monde regarde alors que plus de cent enfants meurent en Somalie toutes les 48 heures à cause du manque de nourriture. Mais revenons aux problèmes des violences et de l'extrémisme : ils sont contextuels. La violence est contextuelle, elle n'est pas textuelle. Quand vous parcourez les mêmes textes encore et encore, vous comprenez très bien que le plan de Dieu pour l'humanité, c'est la paix.

Trad. Ulrike Richard-Molard

Dr. Abu Sway est professeur de philosophie et d'études islamiques à l'Université Al-Quds à Jérusalem.

¹NdT : On peut penser que le Dr Mustafa Abu Sway fait référence ici aux membres de la petite communauté de Iquitos, sur les rives de l'Amazone au Pérou connus comme « les Juifs de l'Amazonie ». Ils sont les descendants de juifs marocains venus en Amazonie au XIXe siècle y chercher un emploi dans l'industrie du caoutchouc et qui se sont mariés avec des femmes du pays. Depuis 2005, 700 Indiens seraient arrivés ainsi en Israël essentiellement à Beer-Shev'a et Ramallah.



Un moment de joie lors d'un match de football improvisé dans le camp de réfugiés de Shouafat .

Les préoccupations des chrétiens palestiniens

S. B. le Patriarche Émérite Michel Sabbah

Ici, en Palestine et en Israël, nous sommes des Palestiniens chrétiens et nous partageons les mêmes préoccupations que tous les autres habitants de la région. Nous vivons sur un territoire qu'aujourd'hui deux peuples se disputent, les Palestiniens et les Israéliens. Les chrétiens sont des Palestiniens.

En dehors de cette réalité locale, ici en Palestine, la réalité régionale fait aussi partie de notre vie de tous les jours. La réalité régionale est celle de la mort, de la guerre civile, des interférences étrangères, et d'un extrémisme musulman connu sous le nom d'État islamique. Mais notre pre-

mière et principale préoccupation est d'arriver à une paix juste entre Palestiniens et Israéliens. Cette lutte constitue le cadre principal de notre vie quotidienne. Elle influence tout ce que nous faisons et mène à l'instabilité politique et à l'extrémisme religieux. Ici en Palestine, l'extrémisme religieux juif se manifeste par de nombreux actes de profanation de lieux saints musulmans et chrétiens. Ces actes ont été condamnés par les autorités israéliennes, mais ces autorités n'ont pris aucune mesure punitive sérieuse envers ceux qui les ont perpétrés. Il existe un extrémisme anti-chrétien au sein de la société israélienne. Nous savons que,

officiellement, les autorités israéliennes le désapprouvent, mais cet extrémisme est bel et bien présent.

Le sionisme chrétien est pour nous, en tant que chrétiens et Palestiniens, un sujet de préoccupation de première importance. L'attitude des sionistes chrétiens constitue pour nous une menace mortelle. Ils utilisent la Parole de Dieu pour nous tuer, pour nous dire que notre terre n'est pas la nôtre, et que nos demeures ne sont pas les nôtres. À ces sionistes chrétiens, je veux simplement dire deux choses : tout d'abord, la Parole de Dieu est une parole de vie pour tous, pour les

Israéliens et pour les Palestiniens ; ensuite, si vous utilisez la Parole de Dieu, vous savez bien que Dieu est amour ; alors, vous aussi, lorsque vous vous référez à la Parole de Dieu, vous devriez être remplis de ce même amour de Dieu pour tous, pour les Israéliens et pour les Palestiniens.

Quant à l'extrémisme musulman, la relation normale entre musulmans et chrétiens est fondamentalement celle de personnes appartenant à un même peuple, partageant le même passé et le même avenir. Dans notre vie quotidienne, nous avons eu et avons encore des périodes sans problèmes et d'autres plus difficiles. Mais en dehors de cette tendance normale de la vie, il y a aussi la réalité d'un extrémisme local croissant au sein de courants ou de mouvements religieux locaux tels que le *Tahrir* (Parti de la Libération), le *salafisme* (fondamentalisme exclusif) ou *Daesh* (ISIS, l'État islamique en Irak et en Syrie).

Une part importante de la société palestinienne continue à vivre normalement ; respect mutuel et esprit de coopération y prévalent. C'est généralement la position adoptée par les dirigeants politiques au sein du gouvernement palestinien. Notre souci est de construire ensemble une société où les citoyens, quels qu'ils soient, se sentent entièrement chez eux, dans tous les aspects de leur existence, égaux entre eux. Chrétiens et musulmans doivent pouvoir adhérer totalement à ce principe : nous sommes tous des êtres humains que Dieu a créés égaux. Chacun a sa propre religion, mais dans la construction de notre pays, de notre demeure commune, nous sommes tous semblables : nous sommes des êtres humains.

Au-delà de la question des relations interreligieuses, notre souci est d'atteindre à ce qui paraît impossible : une paix juste entre Israéliens et Palestiniens. Ce conflit fait partie de nos peurs, et est

une cause d'émigration. Il est aussi, pour des raisons politiques, un ferment pour toutes sortes d'extrémismes et d'instabilités au sein de la société palestinienne.

Qu'en est-il de *Daesh* / ISIS ? Il est vrai qu'il s'agit là d'une véritable réalité musulmane locale. Il est vrai que des musulmans tuent d'autres musulmans et des chrétiens. Il est également vrai qu'ISIS ne s'est pas développé tout seul et que, jusqu'à présent, des entités politiques étrangères, internationales (USA et Europe) et régionales, l'ont soutenu ou se sont servies de lui. Conclusion : ceux qui ont tué des chrétiens et les ont poussés à l'émigration ne sont pas seulement ISIS, mais aussi et surtout les leaders politiques aux USA et en Europe. Notre préoccupation, notre peur, vient de l'Occident, non point de ses populations bienveillantes et de ses Églises, mais plutôt de ses leaders politiques qui veulent façonner un nouveau Moyen-Orient.

Chers amis du monde entier, si vous êtes sincèrement préoccupés par l'avenir des chrétiens dans notre région, questionnez vos gouvernements sur la réalité de leur politique ici, en Palestine, et dans la région. En tant que peuples et électeurs qui vivez dans des démocraties, efforcez-vous d'élire des individus plus humains, des êtres qui ont plus de respect pour la vie humaine et pour la stabilité des populations dans notre région.

L'extrémisme religieux, en Palestine, en Israël et dans la région, est une réalité et un souci pour tous. Notre présent et notre avenir seront toujours le fruit de l'effort collectif de tous les hommes et de toutes les femmes de bonne volonté pour trouver la bonne voie pour vivre ensemble, sachant que l'essence de toute religion est la relation avec Dieu, et une relation de respect et d'amour avec tous les hommes et toutes les femmes, dans leur propre religion et dans toutes les

autres religions. Notre terre est sainte, c'est une terre pour Dieu et pour l'humanité, mais elle est devenue une terre de mort, une terre où les hommes se haïssent et s'entretuent. Jérusalem est au centre de cette bataille parce que c'est une ville sainte. Quelle sainteté lui reste-t-il ? L'être humain, le temple de Dieu, y est détruit. Il s'y trouve des lieux saints qui font mémoire du passé. Mais pour beaucoup, Dieu n'y est plus présent.

Voilà notre situation. En sera-t-il toujours ainsi ? Apparemment oui, si l'on suit la vision des « dirigeants » ! C'est bien leur vision : ce qui est la réalité d'aujourd'hui sera la réalité de toujours. Et c'est là notre souci, en tant que Palestiniens, et en tant qu'êtres humains.

Traduction Jacques Toureille

S.B. le Patriarche Michel Sabbah a servi comme archevêque et patriarche latin de Jérusalem de 1987 à 2008, et il est co-auteur du Document Kairos Palestine.

Le point de vue d'un Israélien juif

Rabbin Arik Ascherman

Aujourd'hui est le jour du Jeûne d'Esther. Pour ceux d'entre vous qui se souviennent du Livre d'Esther, c'est le jour où nous jeûnons en souvenir d'Esther et en solidarité avec elle, qui avait jeûné pendant trois jours avant d'aller chez le roi Assuérus. En fait, c'est le même message qui est délivré par ceux qui résument ainsi le sens de la plupart des fêtes juives : « Ils voulaient nous tuer. Nous avons gagné. Allons manger ! » Le monde entier nous hait : cette conscience historique est enracinée depuis si longtemps dans notre âme que tout ce que nous pouvons faire, c'est ignorer le monde et nous occuper de nous-mêmes. Au cœur du sionisme, il y a ce besoin que nous éprouvons, après deux mille ans sans État et sans patrie, cause directe de la répression contre les Juifs, de reprendre en main notre destinée, - une idée que le sioniste que je suis peut faire sienne, ...bien que ce soit un peu plus compliqué, bien sûr.

Parlons donc d'extrémisme, religieux en particulier. J'en conviens, nous sommes un peuple et pas seulement une religion, et quand l'État d'Israël a été créé, cela faisait deux mille ans que nous priions pour retourner dans notre pays d'origine, et nous avons ajouté à nos prières la demande que l'État d'Israël soit le prélude à notre rédemption. Beaucoup de gens ont vu en cela la main de Dieu agissant dans l'histoire. Mon épouse se souvient comment, en 1967, elle était blottie dans un abri anti-aérien. Son père était parti, on ne savait pour combien de temps, elle ne le voyait plus car il était en train de combattre ou de se préparer pour la guerre à venir. Un très grand nombre d'Israéliens juifs pen-

saient à l'époque que ce serait tout simplement notre fin, que le monde arabe réussirait à nous jeter à la mer et qu'Israël serait détruit. Des historiens révisionnistes peuvent bien prétendre maintenant que la situation était peut-être un peu différente et que l'équilibre des forces était autre. Peu importe, c'est bien ce que ressentaient les gens dans les abris. Et une fois de plus, nous n'avons pas été détruits, et nous avons même remporté cette victoire qui semblait quasi miraculeuse.

À ce moment-là, seules quelques voix solitaires s'élevèrent dans le désert (j'imagine que Uri Avnery étaient l'une d'elles) pour dire qu'en fait, c'était une catastrophe morale potentielle. David Ben Gourion, notre premier Premier ministre qui n'était plus au pouvoir, affirmait aussi qu'il nous fallait immédiatement ouvrir des négociations pour transformer cette victoire en paix, mais la plupart des gens pensaient différemment. Il faut dire aussi qu'à ce moment-là se tint à Khartoum la conférence des « trois non »¹ : non à la paix avec Israël, non à la reconnaissance d'Israël, non à la négociation avec Israël. Un débat partageait alors les Israéliens sur la question de savoir si nous allions obtenir la sécurité par le biais d'un compromis territorial, ou en étendant le territoire, ou en négociant des terres contre la paix, mais on n'avait pas l'impression de pouvoir aboutir à quoi que ce soit.

Aujourd'hui, vous auriez du mal à trouver des experts militaires pour affirmer que cette extension territoriale représentait un sérieux avantage sur le plan militaire, *a fortiori* pour ce qui est des

colonies. Mais c'est dans ce vide que se sont introduites les forces libérées par cette miraculeuse victoire de 1967, parce que, et je suis triste de le dire en tant que rabbin, l'avant-garde des extrémistes venaient de cercles religieux, même si cette avant-garde était sans doute plus large, j'en conviens. Ce sont ces gens-là qui pensaient que si 1948 marquait le début de notre rédemption, bien que nous n'ayons pas eu alors toute la Terre d'Israël de la Bible entre nos mains, alors cette victoire était sûrement l'œuvre de Dieu, et donc, rejeter ce cadeau, rendre la terre, c'eût été comme si nous frappions Dieu au visage. C'eût été un péché de le faire. Au contraire, la religion nous commandait de rédimmer notre terre, de l'occuper et de la remplir par tous les moyens possibles. C'est ainsi que ces puissantes forces messianiques ont été libérées d'une nouvelle façon en 1967.

Le point suivant que j'aimerais présenter porte sur ce sentiment de victimisation que partagent les uns et les autres sur cette terre. Traitez n'importe quel Israélien ou Palestinien d'agresseur, il en serait furieux, indigné : « Comment osez-vous dire cela ? Je suis une victime ! » Un rabbin de la fin du XIX^e - début du XX^e siècle a expliqué, en racontant l'histoire de la Pâque juive, que la raison pour laquelle les enfants d'Israël devaient rester dans leurs maisons quand l'ange de la mort survolait l'Égypte, c'était que même quand votre cause est juste, tout contact avec la violence a le pouvoir de corrompre, et que la distance entre victime et agresseur est infime, et qu'on peut même être les deux en même temps. Quand nous sommes tous tellement bien installés dans notre



Rencontre interreligieuse, Buq'ata, plateau du Golan

rôle sacré de victimes, il est difficile d'aller au-delà. J'ai assisté un jour à une scène étonnante qui ressemblait à un jeu télévisé, avec des Israéliens et des Palestiniens qui essayaient de marquer des points en montrant qui avait souffert le plus. L'idée que le monde nous soutiendra sous condition que nous soyons des victimes est malheureusement profondément ancrée dans notre façon de penser.

Aussi incompréhensible que cela puisse paraître, et ce n'est pas simplement de la propagande, même parmi les colons, beaucoup pensent sincèrement que ce sont eux les victimes. Beaucoup se voient comme une minorité incomprise que la plupart des Israéliens ne comprennent, ni n'approuvent. Ils ne prennent pas en compte la puissance de leur emprise sur le gouvernement actuel, un gouvernement qui fait tout ce qu'il peut pour ouvrir la voie à la colonisation. Il est vrai qu'une majorité d'Israéliens diraient que les colonies sont un problème et

qu'il faudra un jour en arriver à un compromis territorial. Mais pas maintenant, car il n'y a personne en face avec qui parler. Et eux aussi se voient comme des victimes, ce qui est tout à fait illogique. Tous veulent se présenter comme des victimes.

Je voudrais quand même mentionner deux ou trois choses qui laissent entrevoir quelque espoir. D'abord, du côté israélien, notre extrémisme est basé sur le fait que l'Israélien juif moyen est convaincu qu'il n'y a en face personne avec qui parler. Nous voulons la paix, mais il n'y a personne avec qui parler. Et puis, vous vous persuadez vous-mêmes que vous n'avez jamais vraiment voulu ce que vous ne pouvez pas avoir. Une semaine avant la venue de Sadate à Jérusalem, un sondage montrait qu'une forte majorité d'Israéliens s'opposait à ce qu'une forte majorité d'Israéliens plébisciterait la semaine suivante. La démarche d'un président égyptien venant s'exprimer devant la Knesset à Jérusalem a

en quelque sorte rendu la chose réelle. Quelque chose pouvait effectivement se passer, et les gens ont changé d'opinion du jour au lendemain. Et si demain, mais je ne vois malheureusement aucun signe allant dans ce sens de la part des leaders israéliens, si demain donc les ministres des Affaires étrangères de la Ligue Arabe venaient à dire : « Cela fait trop longtemps que vous ignorez notre offre de paix. Nous venons à Jérusalem la semaine prochaine et nous n'accepterons pas un "non" comme réponse. Il faut en finir avec cette histoire », je suis convaincu que l'opinion publique israélienne juive changerait du jour au lendemain.

Voici une autre raison d'espérer : contrairement à ce que nous avons vu récemment lors des élections aux États-Unis où un pourcentage important de personnes ont tiré leurs informations de « fake news » plutôt que de sources plus proches de la vérité (et je ne prétends pas que celles-ci disent toujours la vérité), je

crois pouvoir dire que les faits comptent encore pour quelque chose ici, comme en témoignent, par exemple, les résultats de certains sondages d'opinion. En 2013, 90% des Juifs israéliens partageaient l'idée que les Bédouins étaient en train de prendre le contrôle du Néguev. Déconstruisons un peu cela et voyons ce que cela veut dire. 70% des gens pensaient que les Bédouins voulaient 25% du Néguev, voire même plus, jusqu'à 43,9% selon les médias. Si toutes les revendications territoriales en suspens des Bédouins devaient être reconnues et honorées, de quel pourcentage parlerait-on ? Quelqu'un peut-il deviner ? De 5,4%. Et votre Juif israélien moyen de dire : « Nous ne sommes pas sûrs de pouvoir vous croire parce que ce n'est pas ce que nous disent les médias. Mais si c'est vrai, alors cela nous semble juste. »

L'organisation à laquelle j'appartenais auparavant a fait une étude encore plus sérieuse en avril dernier. Et c'était bien de le faire, car nous avons découvert que, maintenant, seulement 51% des Juifs israéliens pensent que les Bédouins veulent prendre le contrôle du Néguev. Encore une fois, lorsqu'ils étaient mis devant les faits, les gens disaient : « Cela semble juste ». Une nette majorité d'Israéliens estimait que nous devrions être justes envers les Bédouins, que nous ne devrions pas les déplacer de force de leurs villages, et que nous devrions reconnaître les villages. Autrement dit, comme c'est souvent le cas dans l'histoire, on ne peut pas ignorer le fait que, même si beaucoup de gens ont voté pour les partis qui dirigent actuellement le pays, la population en général est bien moins extrême et bien plus désireuse d'être juste et équitable, bien plus désireuse d'être honnête que ne l'est l'actuel gouvernement d'Israël.

Même quand on entend dire que nous avons l'armée la plus morale du monde, chose que j'ai-

merais encore croire mais que je ne peux plus croire, ce n'est pas simplement de la propagande, les gens en sont convaincus, ils veulent y croire parce que c'est ce à quoi ils aspirent. Et c'est ce qui me fait dire qu'il ne peut être question d'agir comme on le ferait avec un petit chien qui a fait des saletés par terre, quand on lui met le nez dedans, non, il faut rassurer les gens quant à leur capacité d'être de bonnes personnes, des personnes justes. Il est temps pour eux de prendre conscience de la réalité. Ce n'est pas une tâche facile, mais elle est un peu plus facile que si je pensais avoir affaire à un peuple intrinsèquement mauvais. Si je ne pouvais avoir foi en la bonté et en l'honnêteté fondamentales de mon propre peuple, je ne pourrais pas faire ce que j'ai fait pendant au moins vingt-et-un ans.

Ma dernière raison d'espérer, c'est que nous pouvons faire la différence. Vous pouvez faire la différence. Dans de nombreux cas où nous avons réussi à préserver des villages palestiniens ou des choses de ce genre, c'est à cause des inquiétudes que vous avez exprimées, des inquiétudes exprimées grâce à vous par certains de vos gouvernements. Et le fait est que, quand l'un de nous se met devant un bulldozer, ou aide à reconstruire une maison, ou défend les droits de Palestiniens ou d'Arabes israéliens d'une façon ou d'une autre, alors, et nous en avons tous fait l'expérience, les gens viennent vers nous et nous disent : « Il faut que nos enfants vous rencontrent. Parce que ce qu'ils connaissent des Juifs israéliens est..., et notre enfant veut devenir un terroriste quand il sera grand... Mais nous voulons qu'ils sachent que tous les Israéliens ne sont pas comme ça. »

Quand nous partageons quelques-unes de nos études avec certains dirigeants bédouins, ils nous disent : « Il faut que vous traduisiez cela. Notre peuple doit le savoir parce que les gens sont

tous profondément convaincus qu'il n'y a rien à espérer de la part de nos concitoyens juifs israéliens : aucune interaction positive, aucun soutien ni aucune solidarité. Et donc, nous pouvons tous faire quelque chose pour aller au-delà de cet extrémisme si souvent construit sur la sacralisation de notre état de victimes, mais sans réelle connaissance des faits, et donc dans la peur de l'autre.

Trad. Élisabeth Mutschler

Le rabbin Arik Ascherman est le fondateur et l'ancien directeur de « Rabbins pour les droits de l'homme ». À présent, il est le cofondateur de l'organisation interreligieuse « Haqel – Juifs et Arabes pour la défense des droits humains ».

1 NdT : La résolution de Khartoum du 1^{er} septembre 1967 est une charte de solidarité affirmée entre les dirigeants de huit pays arabes en conclusion d'une réunion à la suite de la guerre des Six Jours. Les pays signataires étaient : l'Égypte, la Syrie, la Jordanie, le Liban, l'Irak, l'Algérie, le Koweït, et le Soudan.



Christianisme colonial et sociétés indigènes : Australie et Palestine

Dr Katalina Tahaafe-Williams

Au début du XVII^e siècle, un Portugais pieux du nom de Pedro de Queirós tenta vainement de trouver ce qui était, pour les Européens de l'époque, le « mythique continent du Sud ». Et bien que ce catholique romain portugais eût échoué dans ses efforts, il s'est senti autorisé à donner un nom à ce continent mythique : « Austrialia del Espiritu Santo », « Terre du Sud de l'Esprit Saint ». Mais c'est le capitaine Cook, un protestant anglais, qui toucha terre de manière décisive sur le plus petit continent du monde, en avril 1770, en un lieu appelé Botany Bay, non loin de l'actuel aéroport de Sydney. Ensuite, le capitaine Cook remonta la côte Est jusqu'au point le plus au Nord, d'où il entreprit de prendre possession du pays tout entier, y compris des

peuples indigènes, au nom du roi George III d'Angleterre, en lui donnant le nom de « Nouvelle-Galles-du-Sud ». Le nom d'« Australie » pour ce continent n'est apparu que bien plus tard, au siècle suivant.

Le capitaine Cook a rencontré des Aborigènes durant son court séjour, mais il a pris pour acquis que le pays était disponible pour l'Empire britannique. Il ne lui est jamais venu à l'esprit qu'il portait ainsi atteinte aux droits d'un peuple qui avait vécu là depuis des temps immémoriaux. En fait, il ne savait rien de ce peuple, et mon sentiment est qu'il ne voyait aucun intérêt à faire connaissance avec le peuple indigène avant de s'emparer de son pays de façon aussi scandaleuse.

Mais c'est une histoire qui

s'est répétée partout dans le monde, de l'Océanie à l'Afrique, des Amériques et des Caraïbes à l'Asie, avec les colonialistes européens britanniques. Les Australiens aborigènes sont un peuple tellement ancien qu'ils représentent le plus ancien habitat permanent en un même lieu sur toute la planète. Jusqu'à ce que la première flotte mouille au port de Sydney, dix-huit ans après l'arrivée du capitaine Cook, les Aborigènes avaient vécu isolés sur ce continent depuis plus de 40 000 ans. Ils vivaient dans une harmonie unique et profondément spirituelle avec leur environnement, une harmonie résultant de leur compréhension du territoire comme étant lui-même sacré. C'est un peuple ancien qui n'avait pas la prétention d'être propriétaire du territoire, mais qui

considérerait au contraire appartenir à ce territoire.

Il y a 200 ans, les Aborigènes étaient des nomades vivant, très bien la plupart du temps, de chasse et de cueillette, prenant soin de leurs terrains de chasse et de leur gibier. Leurs migrations saisonnières leur assuraient une nourriture suffisante en dépit de la rudesse et des caprices du climat australien. Ils exerçaient une maîtrise délicate sur un environnement que l'homme blanc allait trouver hostile et sauvage. Ils savaient où trouver la nourriture et l'eau, dans des lieux qui paraîtraient déserts à la plupart d'entre nous. Très tôt, des colons blancs moururent de soif et de faim en des endroits où les Aborigènes vivaient dans une relative prospérité. Mais leurs armes datant de l'Âge de pierre n'offriraient à ces derniers aucune protection contre la nation qui dominait la moitié du monde à l'époque.

La réalité aborigène, c'était le rêve ; il était la réalité de laquelle toute vie découlait, et pas seulement un événement d'un lointain passé. Leur temps était circulaire et non linéaire, chaque génération revivait les activités du rêve. Les rituels comme la vie quotidienne étaient partie intégrante de cette réalité. Pour les Aborigènes, il n'y avait pas de séparation entre le sacré et le profane. La sacralité était incarnée dans la terre même, et particulièrement sur les sites et dans les objets sacrés. Chaque groupe avait ses sites sacrés propres, ses totems sacrés, ses chants et ses cérémonies, et les histoires qu'ils racontaient à propos de leurs esprits ancestraux passaient d'une génération à l'autre à travers des chants et une importante tradition orale. Bien entendu, ces histoires n'étaient pas que des histoires, elles avaient aussi une application pratique car elles transmettaient les règles et procuraient l'information sur l'environnement et le soin à y apporter. La spiritualité des Aborigènes était infiniment complexe et exhaustive. Sous

leurs soins délicats, l'Australie était vraiment un pays de l'esprit.

Bien sûr, les premiers observateurs blancs ne virent rien de tout cela. Ne voyant aucune espèce de culte ressemblant au leur, ils prirent pour acquis qu'il n'y en avait pas. Mais en fait, la culture aborigène connaissait une riche variété de pratiques religieuses. Tout le monde était impliqué, d'une manière ou d'une autre, dans les rituels, même si certains étaient réservés aux hommes, d'autres aux femmes, d'autres aux anciens. En tout cas, il n'y avait pas de caste de prêtres, ce qui a manifestement troublé les chrétiens qui étaient habitués à la hiérarchie. Ils n'ont pas compris non plus que la connaissance religieuse était le bien ayant le plus de valeur dans cette culture qui, en revanche, attachait peu de prix aux biens et aux possessions matérielles.

Les colons blancs ont également été troublés par la grande diversité des groupes car, à l'époque de la colonisation blanche, la société aborigène était divisée en de nombreux groupes tribaux, parlant plus de 300 langues et bien davantage de dialectes. Les nouveaux venus n'ont pas compris non plus les règles de l'équilibre subtil qui permettait à ces peuples de coexister dans des relations tribales. Les relations inter-tribus, bien que souvent marquées par des affrontements violents, étaient basées sur une étiquette sophistiquée de courtoisie et d'obligations mutuelles. À l'intérieur de chaque groupe, les obligations entre parents, y compris le partage de la nourriture et des biens, relevaient de la plus haute priorité.

Aussi, lorsque les premiers bateaux déversèrent leur lugubre cargaison de prisonniers en 1788, les observateurs aborigènes furent-ils curieux mais tout à fait apathiques. Leur long isolement les avait rendus tout à fait innocents par rapport aux réalités du monde. Ils ne pouvaient pas ima-

giner qu'on pourrait les envahir, prendre leur place et les déposséder de leur pays. Les prisonniers, partageant l'*a priori* de la suprématie blanche, chrétienne et britannique, décidèrent que les Aborigènes étaient des sauvages dépravés, dénués de toute culture, religion ou morale. C'est ainsi que la destruction de 40 000 ans de rêve en quelques brèves décennies fut le résultat tragique de la rencontre entre deux cultures très différentes.

Pour les Aborigènes australiens, le rêve tourna au cauchemar dans la foulée de la colonisation blanche. L'introduction de maladies exotiques comme la variole, la rougeole et la grippe, contre lesquelles ils n'avaient aucune immunité, les décima. La perte de leurs terrains de chasse traditionnels entraîna d'énormes famines.

Les rares colons blancs qui se souciaient de la population autochtone présumaient que, dans un si vaste pays, les Aborigènes trouveraient toujours ailleurs des terrains de chasse et des lieux d'habitation. Ils n'avaient aucune idée de la complexité des divisions territoriales contrôlant les mouvements des tribus. Les Aborigènes déplacés étaient confrontés à la famine ou à la guerre tribale. Les femmes étaient enlevées, battues, violées. Beaucoup ont souffert horriblement, et les représailles de la population masculine étaient interprétées comme une violence criminelle et sévèrement punies. La propagation de maladies vénériennes affecta une grande partie de la population. Aux frontières des colonies, qui avançaient inexorablement à travers le continent, le niveau du sang versé a certainement été bien plus important que ce que les rapports venant de Blancs ne le disent aujourd'hui.

Toutes ces souffrances accumulées ont très clairement provoqué dans la société aborigène traditionnelle un grand traumatisme. Une culture qui avait survécu à

toutes sortes de désastres naturels et climatiques durant des milliers d'années était soudainement compromise. La plupart des Aborigènes survivants n'avaient pas d'autre alternative que de travailler pour les nouveaux maîtres blancs, souvent dans des conditions dégradantes et brutales, et le salaire en farine blanche, sucre, thé, alcool et tabac détruisit le peu de santé physique qui leur restait. Les effets cumulés de l'invasion blanche furent si catastrophiques que beaucoup de colonialistes affirmèrent que les Aborigènes étaient une espèce en voie de disparition, condamnée à une rapide extinction.

À quelques honorables exceptions près, les dirigeants des Églises chrétiennes dans les colonies australiennes n'ont pas réussi à défendre la cause du peuple aborigène, réduit à l'état de victime. Ce n'est que très rarement que des chrétiens prirent la parole publiquement pour prendre leur défense. Trop souvent, ils ont accepté l'idée que la Grande Bretagne était destinée à gouverner ce nouveau pays. La destruction du mode de vie originel et des personnes elles-mêmes était considérée comme faisant partie de leur destin. Certains même l'ont vue comme louable, croyant que les coutumes païennes d'un peuple noir rebelle devaient être éradiquées par tous les moyens. La morale judéo-chrétienne était offensée par des pratiques telles que la polygamie et l'infanticide présents dans certaines zones. Ils étaient incapables de comprendre que ces pratiques étaient un mal nécessaire à la survie, incapables de reconnaître la réalité spirituelle profonde qui sous-tendait cette culture étrangère. Même les missionnaires, qui avaient à cœur le

bien-être et les intérêts des Aborigènes, ne pouvaient s'empêcher de considérer l'Évangile et la civilisation européenne comme inséparables. On attendait des Aborigènes convertis qu'ils abandonnent tout vestige de leur vie traditionnelle. Et cependant, dans nos discours contemporains sur les missionnaires et l'entreprise missionnaire, de nombreux missiologues prétendent que, sans les missionnaires, la plupart de ces

semble qu'on dise : « D'accord, nous vous avons apporté l'insécurité, mais maintenant nous vous aidons. Alors il faut nous en être reconnaissants ». Je trouve étrange que, partout dans le monde, les peuples indigènes s'entendent dire qu'ils doivent être reconnaissants pour les hôpitaux et les écoles qui ont été construits pour eux.

Les peuples indigènes d'Australie s'en étaient très bien sortis sans les envahisseurs, et cela pendant des siècles et des siècles. Quant à savoir s'ils avaient besoin de l'éducation apportée par les colons, je serais heureuse de pouvoir en discuter. L'éducation en vue du progrès, pour la survie dans le monde où nous vivons aujourd'hui, oui, il y a là une valeur, mais quand aurons-nous enfin un échange avec les peuples indigènes afin de pouvoir profiter de ce que, *eux*, ont à *nous* offrir en matière d'éducation ? Cela pourrait concerner notre relation à la nature, la façon dont nous vivons sur la terre, les remèdes et la médecine qu'ils ont utilisés pendant des générations, ou bien encore leur compréhension de la cosmologie et leurs techniques de navigation sur les océans. Certains de ces savoirs ont été transmis de



Dans le camp de réfugiés d'Al-Aroub, près d'Hébron

cultures indigènes auraient totalement disparu. C'est vrai, parce que, dans bien des situations, pas seulement en Australie mais aussi dans d'autres situations indigènes de par le monde, les missionnaires se sont interposés entre l'État et les envahisseurs d'un côté, et la population indigène de l'autre, aidant ainsi cette dernière à survivre. Mais si l'on considère la réalité que les peuples indigènes continuent à affronter aujourd'hui même de par le monde, à quoi cela a-t-il servi ? Parfois il

génération en génération et ils sont encore valables pour nous aujourd'hui, en dépit des avancées de notre technologie et de tous les gadgets à notre disposition, apparemment destinés à nous rendre plus efficaces.

La situation des peuples indigènes d'Australie est aujourd'hui aussi catastrophique qu'hier. Il y aura toujours des gens pour vous parler des avancées et des bénéfices dans bien des domaines au cours des années, mais mon sentiment est que les peuples indigènes restent tout en bas de

l'échelle sociale, politique, économique et culturelle en Australie. Et, en tant que responsable du programme indigène du Conseil Œcuménique des Églises, c'est ce que j'ai perçu dans toutes les rencontres avec des peuples indigènes du monde entier.

Il y a peu, nous avons organisé un atelier sur la spiritualité de la terre. Je crois qu'il est important de continuer à raconter les histoires des peuples indigènes, de dire comment ils sont arrivés où ils en sont aujourd'hui, car je pense qu'on ne raconte pas ces histoires correctement. Et je ne crois pas que nos jeunes générations, et encore moins les plus âgées, connaissent vraiment ces histoires en détail. Il existe une sorte de mystique à propos des peuples indigènes. Ils sont comme enveloppés du sentiment d'un espoir perdu, d'un désespoir. Comment pourrions-nous raconter ces histoires de telle sorte que ceux d'entre nous qui ont un pouvoir, ceux dont la voix compte, se sentent vraiment incités à faire quelque chose ?

Nous continuons à plaider pour les droits humains auprès des Nations Unies. Nous continuons à produire des documents. Nous continuons à y réfléchir théologiquement. Nous continuons à prêcher et à proclamer la Parole dans nos églises. Cependant, les peuples indigènes sont les premiers exposés aux pires violations des droits humains dans le monde entier. Leur existence même, leur humanité, leur connexion à la terre qui leur donne une âme et la vie, tout cela leur est confisqué en permanence.

Je ne sais pas dans quelle mesure mon discours depuis cette tribune peut faire changer les choses. Je sais juste que mon âme est dévastée chaque fois que j'ai une conversation ou que j'entre en dialogue avec mes frères et sœurs indigènes. J'ai le sentiment qu'ils sont des êtres spirituels à la dérive, qu'ils ne sont plus ancrés dans quoi que ce soit parce que

tout ce dans quoi ils étaient ancrés depuis des générations et des siècles dans ce pays leur a été dérobé.

Que ferons-nous de cette conférence ? On m'a demandé de faire une analyse comparative entre les peuples indigènes d'Australie et les Palestiniens, et sur l'impact du christianisme colonial sur ces peuples. La seule chose que je puisse dire, c'est que le christianisme colonial a été vraiment complice du déplacement et de la confiscation chez ces deux peuples. Le point commun entre les deux situations est ceci : le peuple palestinien a souffert de la même manière que les peuples indigènes d'Australie.

Pour ce qui est de la Palestine, le régime israélien actuel peut répéter à l'envi qu'il a régné sur ce pays depuis les temps anciens jusqu'à aujourd'hui, cette terre n'est quand même pas sa terre. Je sais bien que, en tant que chrétiens, nous entendons toujours parler de l'affinité entre les Juifs et leur pays. Oui, ils ont une affinité avec le pays dont ils affirment qu'il leur a été promis par Dieu, mais il y a dans les textes bibliques, que nous considérons comme nos textes sacrés, suffisamment de quoi prouver qu'il y avait là des peuples déjà avant leur arrivée, et que ces peuples ont vécu sur cette terre de manière continue jusqu'à aujourd'hui. Mais le pouvoir et la force que donnent les armes rendent impossible aux peuples indigènes toute revendication de ce territoire. Alors, si la manière d'avoir confisqué ces terres n'est pas un exemple d'extrémisme chrétien et de fondamentalisme, je ne sais pas ce que c'est.

Trad. Danielle Vergniol

Le Dr Katalina Tahaafe-Williams travaille au Conseil Œcuménique des Églises à Genève dans des programmes sur la migration, les indigènes et le multiculturel. Son expérience l'a amenée à travailler avec les peuples indigènes de Nouvelle-Zélande et d'Australie.

Jusqu'à quand, Seigneur ?

Révérend Chanoine Richard Toll

Cela fait trente-quatre ans que je viens en Palestine-Israël. À chaque fois, j'arrive le cœur plein d'espoir, et à chaque fois je m'en vais désespéré. Cent soixante délégués internationaux venant de quinze pays étaient réunis à Bethléem et Nazareth en mars dernier pour la X^e Conférence internationale du Centre Œcuménique de Théologie de la Libération Sabeel à Jérusalem. La motivation en était :

- Les cent ans de la « Déclaration Balfour », parue en 1917 en Grande-Bretagne, ouvrant la voie à l'annexion des terres palestiniennes par les sionistes en vue de créer une patrie pour les Juifs.
- Il y a 70 ans, les Nations Unies divisaient la Palestine et en attribuaient 53% aux Juifs et 47% aux Palestiniens.
- Il y a 50 ans, les sionistes s'emparaient des 22% qui restaient encore de la Palestine¹ et les occupaient militairement. Depuis cette occupation, l'État d'Israël a transféré 600 000 colons dans les territoires palestiniens, en violation du droit international.

Trois millions de Palestiniens sont sous occupation militaire en Cisjordanie et à Jérusalem-Est. Deux millions de Palestiniens sont en état de siège et sous occupation à Gaza.

Deux millions de Palestiniens dans l'État d'Israël sont des citoyens de seconde classe puisqu'ils ne sont pas juifs. La Knesset a voté de nombreuses lois discriminatoires contre les Palestiniens citoyens israéliens.

Il y a maintenant six millions de réfugiés palestiniens dans le monde. Ils sont les descendants des réfugiés qui ont été chassés de Palestine en 1948 et en 1967. Plus de cinq cents villes et villages ont été détruits par les sionistes en 1948, et les habitants de ces villes et villages sont devenus des réfugiés. Ils sont maintenant dispersés partout dans le monde, et certains vivent toujours dans des camps de réfugiés, à Bethléem, à Jérusalem, en Jordanie, au Liban et en Syrie.

Le psalmiste demande : « Jusqu'à quand, Seigneur ? »²

L'occupation militaire a un caractère insoutenable. Elle viole les droits humains par son usage de lois militaires qui interdisent aux Palestiniens de voyager, de se rendre à Jérusalem et sur leurs lieux saints, qui les privent de possibilités d'éducation et de l'attribution de permis de construire, alors que la

confiscation des terrains et la démolition des maisons continuent.

L'État d'Israël est en train de perdre son âme par ce qu'il a fait et fait encore aux Palestiniens, en continuant à revendiquer les terres qui leur appartiennent, les colons le faisant même au nom de leur Dieu.

L'État d'Israël, comme tous les autres États, doit pouvoir être critiqué. Mais il refuse de respecter le droit international. Il ne supporte aucune critique et qualifie d'antisémites ceux qui osent le critiquer pour son occupation militaire illégale. Et l'Église se tait, alors que des milliers et des milliers de violations des Droits humains ont lieu dans les territoires occupés.

Et à Gaza, des milliers de personnes sont tuées, vivent en état de siège et sous occupation. Elles n'ont pas accès aux médicaments. L'eau n'est pas potable. Israël n'a pas signé les accords d'Oslo sur les droits de pêche.

La punition collective des Palestiniens, illégale selon le droit international, n'a cessé d'être la politique pratiquée sous l'occupation militaire.

Jusqu'à quand, Seigneur ?

Cela dépend des personnes de bonne volonté prêtes à contester le système d'un État qui ne respecte pas le droit international et viole les normes des droits humains reconnus par tous les groupes religieux du monde, avec parmi elles beaucoup de Juifs en Israël et de par le monde.

Jusqu'à quand, Seigneur ?

Il semble que Dieu attende que vous et moi, nous fassions quelque chose.

Trad. Françoise Cadet

Le Chanoine Richard Toll, DMIN (Doctor of Ministry), est Président du Conseil d'administration des Amis de Sabeel en Amérique du Nord .

¹ NdT : Des 47% de territoire attribués au départ aux Palestiniens, il ne leur restait plus que 22% après la création de l'État d'Israël et la guerre de 1948-1949

² Ps 13.1

Lancement d'un livre

Rév. Pàraic Réamonn / Mme Cedar Duaybis

Le vendredi 3 novembre 2017, 130 personnes étaient réunies au Centre Notre-Dame à Jérusalem pour le lancement par Sabeel, en lien avec Bilda, Centre suédois d'Études Chrétiennes, la Librairie Pédagogique et l'Institut Œcuménique Tantur, du dernier ouvrage du Révérend Naïm Ateek : *Une Théologie palestinienne de la Libération : la Bible, la Justice et le conflit israélo-palestinien* (Orbis, 2017). Voici quelques extraits des interventions de Cedar Duaybis et du Révérend Pàraic Réamonn.

Le Révérend Pàraic Réamonn :

De Gutiérrez et d'Ateek, de Gustavo et de Naïm, j'ai appris, ainsi que beaucoup d'autres, que la vocation de l'Église universelle, - vocation qui est un véritable défi pour l'Église occidentale -, est de se tenir au côté des pauvres et des opprimés. Mais cette vocation consiste aussi à inviter ceux qui les oppriment à arrêter de le faire, à inviter les exploités, les oppresseurs, et les dominateurs à rejoindre la nouvelle communauté de ceux qui

considèrent que nous sommes tous égaux parce que nous sommes tous enfants de Dieu.

Sur son blog, mon ami Robert Smith parlait récemment du « nouveau sionisme chrétien ». Il concluait que nous devons tous faire face à un triple défi : « C'est le moment d'entamer un nouveau débat sur les relations entre juifs, chrétiens et musulmans, un nouveau débat sur le conflit israélo-palestinien, et un nouveau débat sur la responsabilité historique des chrétiens. »

Dans ce débat complexe, avec la théologie de la libération palestinienne dont il a eu l'idée, il y a presque trente ans, et qu'on retrouve encore aujourd'hui dans ses écrits, mais aussi dans les écrits de beaucoup d'autres, Naïm est une voix essentielle qu'il nous faut entendre.

Je voudrais donc, pour finir, citer les paroles de Walter Brueggemann : « Ce livre important sera un excellent enseignement pour nous, et les chrétiens occidentaux de toute obédience devraient porter toute leur atten-

tion. » Ainsi soit-il !

Cedar Duaybis :

Le contexte est palestinien, l'expérience est palestinienne, le besoin est palestinien et le théologien est palestinien, mais la théologie libère et la théologie est libérée. « Une théologie de la libération est une manière de traiter d'une manière prophétique et contextuelle d'une situation particulière, surtout là où règnent depuis longtemps l'oppression, la souffrance et l'injustice. »

Traduction Françoise Cadet



Le Rév. Naïm Ateek, le Rév. Pàraic Réamonn, et Cedar Duaybis au Centre œcuménique Notre-Dame lors du lancement du livre « Une théologie palestinienne de la Libération ».

Le Révérend Réamonn est actuellement pasteur de l'Église écossaise St. Andrew's Scots Memorial Church à Jérusalem. Cedar Duaybis est co-fondatrice de Sabeel.



Rencontre à l'église maronite avec la seule famille chrétienne restée à Ein Qiniyye, un village druze sur les Hauts du Golan occupés par Israël.

Printemps 2018 Visite Témoignage

Venez accompagner le Rév. Naïm Ateek, cofondateur de Sabeel, pour rencontrer la communauté chrétienne en Terre sainte.

Plus d'informations sur le site web de Sabeel : www.sabeel.org.

Du 28 février au 8 mars

Printemps 2018 Visite Témoignage

Les fidèles oubliés :

Un regard sur la vie et le témoignage des chrétiens dans le pays du Seigneur



Rencontre d'un prêtre maronite avec un prêtre syriaque



Église maronite à Ein Qiniyye, un village druze sur les Hauts du Golan occupés par Israël.

Sabeel Ecumenical Liberation Theology Center

P.O.B. 49084 Jerusalem 91491

Tel : 972.2.532.7136 Fax: 972.2.532.7137

www.sabeel.org

General E-mail : sabeel@sabeel.org

Clergy Program : clergy@sabeel.org

International Programs : world@sabeel.org

Youth Program : youth@sabeel.org

Media : media@sabeel.org

Visiting : visit@sabeel.org



Sabeel-Nazareth

PO Box 50278 Nazareth 16120 Israel

Tel : 972(4)6020790

E-mail : nazareth@sabeel.org

Réseau international des Amis de Sabeel

Friends of Sabeel North America (FOSNA)

Tarek Abuata, Executive Director

P.O. Box 9186

Portland, Oregon 97207 USA

Tel : (+1)-503-653-6625

Email : friends@fosna.org

Website : www.fosna.org

Canadian Friends of Sabeel (CFOS)

The Rev. Robert Assaly

7565 Newman Blvd.

P.O. Box 3067

Montreal, QC H8N 3H2

Tel : (+1)-503-653-6625

Email : info@necefsabeel.ca

Website : <http://necefsabeel.ca/>

Friends of Sabeel United Kingdom (FOS-UK)

Mark Battison, Director

Watlington Rd

Oxford OX4 6BZ - UK

Tel : (+44)1865 787420

Email : info@friendsofsabeel.org.uk

Website : www.friendsofsabeel.org.uk

Friends of Sabeel Ireland (FOS-IR)

Rev. Alan Martin

9 Sycamore road

Dublin 16 - Ireland

Tel : 00-353-1-295-2643

Email : avmartin24@gmail.com

Friends of Sabeel Netherlands (FOSNL)

Marijke Gaastra

Lobbendijk 5

3991 Ea Houten - Netherlands

Tel : (+31) 030 6377619

Email : hjvanalphen@palnet.nl Website:

www.vriendenvansabeelnederland.nl

Friends of Sabeel Scandinavia and FOS Sweden

Kenneth Kimming

Nickelgränd 12

SE-162 56 Vällingby - Sweden

Email : Sabeelsverige@gmail.com

Website : www.sabeelsverige.se/

Friends of Sabeel Scandinavia in Norway

Kirkens Hus

Rådhusgata 1-3

0151 Oslo - Norway

Tel : +47 47340649

Email : hans.morten.haugen@vid.no

Website : www.sabeelnorge.org

Friends of Sabeel Oceana Inc. (FOS-AU)

Ken Sparks

P.O. Box 148

Deception Bay Qld 4508 - Australia

Email : ken@sparks.to

Website : www.sabeel.org.au

Friends of Sabeel France

Ernest Reichert

12 rue du Kirchberg

67290 Wingen s/ Moder - France

Tel : +33 (0)3 88 89 43 05

Email : ernest.reichert@gmail.com

Friends of Sabeel Germany

c/o Canon i.r.

Ernst-Ludwig Vatter

Hagdornweg 1

70597 Stuttgart - Germany

Tel : +49 (0) 711 9073809

Email : fvsabeel-germany@vodafone.de

Déclaration d'objectif de Sabeel

Sabeel est un **mouvement œcuménique** de base, de théologie de la libération parmi les chrétiens palestiniens. S'inspirant de la vie et de l'enseignement de Jésus-Christ, cette théologie de la libération cherche à fortifier la foi des chrétiens palestiniens, à promouvoir l'unité entre eux, et à les aider à agir pour la justice et l'amour.

Sabeel s'attache à développer une **spiritualité basée sur la justice, la paix, la non-violence, la libération, et la réconciliation** pour les diverses communautés nationales ou de foi. Le mot "Sabeel" est un mot arabe signifiant à la fois le "chemin", le "chenal" ou la "source d'eau vive".

Sabeel s'efforce aussi de développer dans l'opinion internationale une conscience plus claire de l'identité, de la présence et du témoignage des chrétiens palestiniens, ainsi que de tout ce qui les concerne aujourd'hui. Il encourage les personnes individuelles comme les groupes, à travers le monde, à travailler **pour une paix juste, complète et durable** établie sur la vérité et rendue possible par la prière et l'action.

Les interventions rapportées dans le présent numéro de la revue CORNERSTONE sont extraites de la 10^{ème} Conférence Internationale de SABEEL qui s'est tenue à Bethléem du 7 au 13 mars 2017.

Ont participé à l'élaboration de ce numéro :

Traduction : F. Cadet, C. Monod, E. Mutschler, U. Richard-Molard, J. Toureille, D. Vergniol,

Relecture et mise en page : L. Boulanger, M. Boulanger, E. Reichert